



L'athlète olympique dans l'Antiquité

par Bernard Jeu,

professeur à l'Université de Lille (FRA)

Conférence prononcée lors de la 22^e Session de l'AIO

On voudrait poser deux questions simultanément :

1. Qu'est-ce qui poussait les athlètes de l'antiquité à réaliser leurs performances et à se produire aux assemblées d'Olympie ?
2. Quelle était leur image dans l'opinion publique, chez les poètes et chez les philosophes ?

Mais il importe de dissiper tout de suite un malentendu. On doit se rappeler que l'athlète, avant tout, c'est l'homme des prix. Le mot lui-même l'indique suffisamment : A l'époque classique, l'expression *tithénai ta athla* (déposer les enjeux) signifiera simplement « *organiser les jeux*. » Homère d'ailleurs avait déjà porté témoignage en ce sens puisque, dans le chant XXIII de *l'Illiade*, une bonne partie du texte est consacrée à la description des prix offerts aux concurrents.

Il ne faudrait donc pas s'attendre, sur la foi de la traditionnelle traduction du mot *athlon* par « jeu », à des divertissements bucoliques, idylliques, désintéressés.

Au contraire, l'investissement psychologique est considérable. L'engagement physique est sans réserve. La volonté de gagner est toujours présente.

I. Toute une foule bigarrée d'athlètes et de champions.

Qui sont-ils donc ?

On ne manque pas d'information à leur sujet. On pourrait renvoyer à Pausanias. Mais il existe aussi d'autres sources.

A. Ce sont d'abord des sportifs performants et prestigieux. Ils ont impressionné leurs contemporains. Le souvenir de leurs exploits est resté dans la mémoire des générations suivantes.

Les uns se rendirent célèbres dans les courses de vitesse et de demi-fond, le stade,



L'auteur Bernard Jeu.

le double stade et la longue course. Citons-en deux :

- Chionis de Lacédémone, sept fois vainqueur olympique, qui remporta le stade en -664, -660, -656, aux 29^{es}, 30^{es} et 31^{es} Jeux.
- Crison d'Himère qui fut évoqué par Platon et qui remporta trois fois lui aussi l'épreuve du stade, en -448, -444, -440. aux 83^e, 84^e et 85^e olympiades.

D'autres acquirent leur renommée dans les disciplines de combat, la boxe, la lutte et le pancrace. Contentons-nous également de donner deux noms :

- Euthymos qu'on disait né d'une rivière et qui remporta la boxe en -484, -476, -472, aux 74^{es}, 76^{es} et 77^{es} JO.
- Poulydamas, le géant thessalien, dont Platon parle également, qui, à la cour d'Artaxercès III, combattit d'abord contre des lions, puis, à mains nues, contre des hommes armés.

D'autres encore s'illustrèrent dans l'épreuve combinée du pentathlon. Evoquons ici deux cas extraordinaires :

- Tisamène à qui l'oracle avait prédit cinq victoires glorieuses, qui s'entraîna pour Olympie, y fut vainqueur dans la course et le saut, mais manqua le titre à cause de l'épreuve de la lutte, qui comprit alors qu'il



s'agissait de victoires militaires, que les Spartiates engagèrent alors comme devin d'état et à qui il prédit effectivement cinq succès au cours des batailles.

- Phaïllos de Crotona qui, lui non plus, ne gagna jamais à Olympie, mais dont Alexandre voulut honorer la mémoire en envoyant à Crotona, après la bataille d'Arèles, une partie du butin.

Il y en eut enfin qui s'attirèrent la gloire dans la course de chars. L'épreuve existait aux temps homériques. La restauration des Jeux Olympiques avait mis en valeur la course à pied, l'épreuve reine. Les courses de chars et de Chevaux revinrent au premier plan à l'époque des tyrans de Grande-Grèce. Mais le vainqueur y était le commanditaire, pas forcément le cocher. Donnons encore deux noms :

- Hiéron de Syracuse dont la victoire de -476 aux 76^{es} JO est célébrée par la *Première Olympique* de Pindare.
- Bélistikhé, une femme venue des rives de la Macédoine qui, en -268, à la 128^e olympiade, remporta le titre dans une course de chars tirés par deux poulains.

B. Mais ce sont aussi parfois des athlètes à problèmes et des athlètes à histoires.

On en trouve dès les débuts de l'institution olympique.

Ce sont :

- Orsippos, le premier à courir nu, en -720, aux 14^{es} JO. Mais il faut aller au-delà du détail vestimentaire. Notre homme avait l'esprit d'entreprise, et beaucoup d'ambition. Il le prouva d'ailleurs par la suite, lorsque, devenu général, il revint pour s'emparer d'une partie de la région.
- Arrachion remportant à titre posthume sa troisième couronne olympique en -564, aux 54^{es} JO, étant mort étranglé, étouffé, au moment même où son adversaire, l'orteil arraché, criait qu'il abandonnait.
- Cléomède tuant son adversaire, en -492, aux 72^{es} JO, se faisant disqualifier et en devenant fou.
On en trouve aussi lorsque l'institution s'engage vers sa décadence.

- Sarapion qui, en 22, aux 201^{es} JO, se sauve, la veille des épreuves, épouvanté par la force de ses adversaires.

- Apollonios, arrivé en retard à Olympie, en 92, aux 218^{es} JO, qui invoque les vents contraires, dénoncé par son compatriote Héracléides révélant que la vraie raison est un vol perpétré lors des jeux Ioniens et qui, voyant couronner son dénonciateur, se jette sur lui et l'oblige à se réfugier auprès des arbitres.

- Didas et Sarapammon qui, en 124, aux 226^{es} JO, arrangèrent entre eux le résultat de la finale du pancrace.

C. Inévitablement le désir de gloire se mêle à des questions d'argent et de politique.

L'argent ?

Pindare nous rappellerait au besoin, dans sa *IV^e Isthmique*, que la prépondérance acquise à son époque par la course de chars et les courses de chevaux atteste de la richesse ostentatoire des tyrans de Grande-Grèce :

« Ils n'avaient pas négligé d'envoyer leur quadriges au siège courbe dans les grandes panégyries et ils se complaisaient aux dépenses qu'exigeaient d'eux leurs chevaux pour lutter contre les peuples de toute l'Hellade. »

C'est toujours Pindare qui, paradoxalement, lui, le chanteur professionnel des champions, évoque avec nostalgie les temps anciens où l'argent n'intervenait pas dans le chant des poètes. Il s'en plaint dans la *II^e Isthmique* :

« Alors la muse n'était pas cupide ni mercenaire. *Terpsichore* ne portait pas un masque d'argent sur son visage. Ses doux chants, ses chants berceurs, ses chants suaves n'étaient pas à vendre. Maintenant elle nous invite à nous accommoder de ce mot, si proche de l'exacte réalité, prononcés par l'Argien : Argent ! argent ! voilà l'homme. »

La politique ?

Notons d'abord qu'au niveau strictement utilitaire le champion pouvait toujours espérer se reconvertir en garde du corps ou en militant politique musclé. C'est Plutarque qui le suggère dans sa *Vie de Lycurge*: le roi avait constamment, auprès de lui, quelqu'un qui avait autrefois remporté le prix aux jeux et tournois publics.



Ensuite, il faut savoir que des pressions s'exerçaient pour s'annexer le capital de prestige dont disposaient les vainqueurs :

- Le Crétois Sodatès, vainqueur de la longue course, en -384, aux 99^{es} JO, se fit proclamer Ephésien.
- Astylos de Crotone, sprinter fameux, vainqueur en -488 et -484, aux 73^{es} et 74^{es} JO, pour sa cité d'origine, se déclara syracusain en 480 aux 75^{es} JO, à l'occasion d'une nouvelle victoire, pour complaire à Hiéron. Ses compatriotes prirent fort mal la chose d'ailleurs, brisèrent sa statue et transformèrent sa maison en prison.
- Cimon, exilé d'Athènes, une fois vainqueur déjà avec son quadriga à Olympie, avait désigné Pisisstrate à sa place lors d'une seconde victoire et obtenu, par cette complaisance, dit Hérodote, la permission de revenir chez lui. Mais ici l'affaire s'était terminée plus mal encore. Cimon, ayant par la suite remporté une troisième victoire olympique, toujours avec le même attelage, les fils de Pisisstrate l'avaient fait assassiner.

Parfois, l'argent, la politique, tout se mélange. L'histoire de Callippos est significative, un Athénien qui, en -332, aux 112^{es} JO, avait acheté ses adversaires du pentathlon. Il fut mis à l'amende par les Eléens. Or, les Athéniens refusèrent de payer et préférèrent boycotter les jeux. Oui, mais les Grecs avaient besoin d'oracles pour gouverner comme nous avons besoin aujourd'hui de sondages.

L'oracle de Delphes refusa tout service aux Athéniens aussi longtemps qu'ils n'auraient pas réglé la situation avec Olympie. Et les Athéniens durent s'incliner et payer, montrant ainsi qu'à l'époque classique les Grecs attachaient sans doute plus d'importance à consulter les oracles qu'à envoyer des représentants aux Jeux Olympiques.

II. L'image de l'athlète est un enjeu idéologique.

En fait, le sport ne fait pas toujours l'unanimité. L'athlète est l'objet d'appréciations divergentes. Il y a même toute une lutte idéologique qui s'organise.



A) De façon générale, les poètes sont favorables et le resteront.

C'est Homère qui dit dans l'Odyssée qu'il n'y a pas de plus grande gloire pour un homme dans sa vie que d'avoir remporté une victoire avec ses mains et avec ses pieds.

C'est Simonide qui semble lui répondre en écho dans son *Poème à Scopas*, conservé



dans le *Protagoras* de Platon, nous disant que « *devenir réellement quelqu'un de valable, c'est bien difficile, des bras, des jambes, de la tête, et bien équilibré de tous les côtés.* »

Et c'est Pindare qui parle du miel de la félicité que, toute sa vie, le vainqueur savoure.

B) Mais il y a la contestation qui commence à se manifester à l'époque des sages, dans le premier quart du sixième siècle. et qui ira s'accroissant jusqu'à l'époque classique.

Sagesse du sport ou folie du sport ? Bien sur, l'information se situe au niveau de l'anecdote. Mais, précisément, cette anecdote se veut significative, et c'est pour cela qu'elle nous est rapportée. Et les Sages sont divisés.

– Le comportement de quelques-uns nous paraît témoigner en faveur de la sacralisation de la fête sportive. Il suffit de se rappeler les circonstances de la mort de Thalès et de Chilon. Le premier meurt en assistant à des compétitions, l'autre, après avoir embrassé son fils vainqueur aux Jeux Olympiques. Dans les deux cas, la foule tient cette mort pour exemplaire et signe d'une profonde sagesse. La leçon à retenir, toute symbolique, c'est que le Sage sait mourir au bon moment. Il achève le cycle de sa vie, lors d'une fête de la cité, qui elle-même correspond au cycle des saisons, au moment où le champion parachève sa performance et se révèle à l'apogée de sa vigueur.

– Chez d'autres Sages, en revanche, l'attitude marque une nette opposition. C'est Solon qui introduit dans la législation athénienne des clauses restrictives concernant la rémunération des athlètes ayant obtenu une victoire dans les grands jeux. C'est Anacharsis qui ironise. L'huile rend fou, parce que les athlètes, après s'en être frottés, se jettent furieusement les uns sur les autres et se donnent des coups.

A la frontière du sixième et du cinquième siècles, les deux philosophes considérés comme fondateurs de l'école italique, Pythagore et Xénophane, semblent exprimer aussi des avis totalement contradictoires.

– Pythagore, tenu pour l'inventeur du mot philosophie, est censé expliquer ce que signifie ce mot en se référant à la fête olympique. Certes, le philosophe est ici celui

qui regarde. Mais Pythagore avait été lui-même champion à Olympie. Et Milon, le superathlète de Crotona, était son gendre. La compétition sportive est donc implicitement valorisée.

– L'option est toute différente chez Xénophane. La science vaut beaucoup mieux que la vigueur des hommes et des chevaux. Il n'est pas juste de préférer la force physique aux avantages de l'esprit. Ce n'est pas la présence dans la cité d'un bon pugiliste ni d'un homme capable de triompher au pentathlon ou à la lutte, voire à la course, qui fera que la cité sera régie par de meilleures lois. Xénophane, explicitement, conteste le bien-fondé pour la cité de se mettre en frais pour célébrer les vainqueurs.

Lorsque la tragédie est arrivée à son apogée, la même divergence d'opinion se retrouve chez les auteurs.

– Tantôt la performance est présumée valorisante. Sophocle, dans un récit fictif destiné à faire rebondir l'action, décrit Oreste aux jeux Pythiques, remportant toutes les épreuves successivement, jusqu'au moment où il périt tragiquement dans la course de chars.

– Tantôt, au contraire, la performance est rapprochée de l'appât du gain et de la force brutale. C'est Euripide qui, dans *Alceste*, fait dire à Hercule : « *Je te donne cette femme...*

je traversais une ville où l'on donnait des jeux publics dignes d'exciter l'émulation des athlètes; c'est là que je l'ai gagnée... Les vainqueurs des épreuves secondaires obtenaient des chevaux et ceux des épreuves plus importantes, pugilat et lutte, des troupeaux de bœufs; une femme, par dessus le marché, faisait partie du lot. » Mais surtout, c'est le terrible réquisitoire de l'*Autolykos* : « *Des milliers de fléaux qui s'abattent sur la Grèce, il n'en est pas de plus funeste que l'engeance des athlètes... Brillants dans leur jeunesse, ils sont alors la parure de la cité, mais, quand s'abat sur eux la vieillesse amère, usés jusqu'à la corde, ils disparaissent... Quels services ont-ils rendus à la cité ? Combatront-ils les ennemis un disque à la main ?* »

En fait, c'est l'opposition d'attitude de Pindare et de Platon qui symbolise le mieux la divergence idéologique fondamentale. Rappe-



lors qu'il ne s'écoule guère qu'une dizaine d'années entre la mort du premier et la naissance du second.

- Pindare valorise la compétition. Il n'hésite pas à associer le champion et le poète qui chante sa performance et conserve la mémoire de l'exploit. Le sport est alors conçu comme valeur et comme culture. Une victoire olympique est une manière d'entrer de plein-pied dans le domaine de l'extraordinaire, de la mythologie, du sacré. Certes, les tyrans de Grande-Grèce qui commanditent

les courses de chars s'en servent pour renforcer leur prestige politique. Mais le poète ne se fait pas faute, se sachant investi d'une haute mission morale, de leur rappeler fièrement que la fortune est changeante et que la vertu politique ne se réduit pas à la production de l'exploit. En d'autres termes, l'épreuve olympique est à elle-même sa propre fin.

- Pour un Platon ou un Xénophon, au contraire, le sport se doit de poursuivre des fins utilitaires qui lui sont extérieures, le service de l'état sous toutes ses formes, à la fois préparation militaire, médecine préventive, encadrement du citoyen. Le sport est conçu comme moyen d'atteindre d'autres fins et comme éducation, c'est-à-dire mainmise de la cité sur le citoyen. Sans doute Platon évoque-t-il parfois des champions. Mais c'est toujours quand il a besoin d'une comparaison, d'une métaphore, d'une illustration. Dès qu'il parle du sport comme projet politique, il s'agit alors d'activités physiques subordonnées étroitement aux intérêts politiques de la cité.

III. L'image de l'athlète a évolué dans le temps.

Quatre portraits, qu'on peut tenir pour significatifs, nous laisseraient deviner une évolution qui se dessine.

- Notre premier portrait sera celui d'Agasiclès. C'est Hérodote qui nous donne cette information. Agasiclès est un champion d'Halicarnasse qui a remporté un titre dans le tournoi de l'Hexapole (les Six Villes). Il est d'usage que les vainqueurs apportent le trépied qu'ils ont gagné dans le sanctuaire sous l'égide duquel se déroule l'épreuve. Rompant avec la tradition et estimant que le prix lui appartenait, Agasiclès emporte le trépied chez lui et le suspend au mur de sa maison. Bien entendu, cette infraction au rituel suscite une grosse émotion. La ville d'Halicarnasse est désormais exclue des jeux en raison du sacrilège commis.

L'anecdote est intéressante. On peut difficilement la mettre en doute. Hérodote est lui-même d'Halicarnasse. On saisit sur le vif la transition ambiguë entre compétition rituelle où le sport est encore un drame sacré et



compétition profane où l'individu vient chercher une gloire personnelle.

Au départ, le prix est un objet sacré et le champion un officiant désigné par sa victoire qui est une sorte de jugement de dieu. A mesure que le temps passe, la signification initiale du rite tend à être perdue de vue, le comportement se désacralise et l'institution sportive évolue vers une relative autonomie de ses structures.

– Notre second portrait sera celui de Milon de Croton.

C'est le superchampion dont tout le monde parle dans l'Antiquité. Son palmarès est éloquent. Sa carrière se situe entre -450 où il remporte sa première victoire olympique et -512 où il doit abandonner en finale devant un adversaire qui fait durer le combat. Entre temps, il gagnera cinq fois à Olympie, six aux Jeux Pythiques, dix aux Jeux Isthmiques et neuf aux Jeux Néméens. Il y avait de quoi frapper les imaginations.

On n'a pas manqué de s'extasier sur sa force. Un jour, il aurait porté un boeuf sur la longueur d'un stade, puis l'aurait mangé tout entier.

Mais sa mort a également fasciné les artistes et les écrivains. Aulu-Gelle raconte que, déjà avancé en âge, comme il traversait une forêt d'Italie, il vit un arbre largement ouvert par le milieu. Voulant tester sa force, il introduisit ses doigts dans le creux de l'arbre et essaya de fendre celui-ci. Il y parvint presque, mais ses mains restèrent prisonnières et, ne pouvant se dégager, il mourut dévoré par des animaux sauvages.

Il n'est pas jusqu'aux philosophes qui ne se soient servis de son exemple pour illustrer leurs propos. Aristote évoque sa ration alimentaire exceptionnelle pour faire entendre que la justice distributive doit être proportionnelle aux besoins. Cicéron, dans le *De Senectute*, résume la nostalgie attribuée à Milon devant sa jeunesse perdue. Saint-Basile se souvient surtout des travaux et des exploits et en tire une leçon religieuse.

Toute cette affabulation ultérieure ne doit pas nous faire perdre de vue dans quel contexte se situait l'athlète.

D'abord, il appartenait au superclub de Croton. On se souviendra que cette cité fut

particulièrement brillante aux Jeux Olympiques de -672 à -476. On peut penser que certaines villes grecques organisaient systématiquement leur préparation olympique. En tous cas, il y avait des traditions et des modèles.

Ensuite, on n'aura garde d'oublier que Milon appartenait à la secte de Pythagore. Il joue ainsi un rôle dans la naissance de la philosophie.

Enfin, on sait qu'il a participé, en tant que général, à l'expédition contre Sybaris, une guerre très idéologique, où il s'agissait de remettre au pouvoir une aristocratie renversée.

L'image serait celle d'un athlète bien intégré socialement, d'un citoyen éclairé, engagé philosophiquement et politiquement.

– Notre troisième personnage sera Alcibiade. Il serait célèbre pour nous surtout par le dialogue de Platon qui porte son nom et où on le voit discuter avec Socrate de ses ambitions politiques.

Mais, pour les contemporains, c'est le succès sans précédent qu'il avait remporté en -424, aux 89^{es} JO, qui avait marqué les esprits. Non seulement il avait aligné sept chars au départ de la course, mais trois d'entre eux avaient figuré aux quatre premières places. Et, bien entendu, il en avait par la suite tiré un argument pour revendiquer auprès des Athéniens le commandement de l'expédition de Sicile.

On ne manquera pas de tirer quelques enseignements de cet événement.

D'abord, on constate qu'à cette époque, la course de chars a supplanté la course du stade comme épreuve reine des jeux. C'est le critère de la richesse qui semble s'être introduit.

Ensuite, on voit que la réussite sportive est perçue comme un marchepied de la politique.

Enfin, le vainqueur, dans les courses de chars et de chevaux, est le commanditaire. L'athlète devient un personnage relativement subalterne.

– Notre quatrième personnage s'appelle Cléitomachos.



C'est l'historien Polybe qui nous raconte l'aventure qui lui advint.

Ce champion passait pour invincible. Sa renommée s'était étendue dans tout le monde grec. Le roi d'Égypte, Ptolémée V, voulut abattre sa réputation.

Aussi le roi fit-il soumettre à un entraînement intensif un pugiliste du nom d'Aristonikos qui lui semblait particulièrement doué, puis il l'envoya à Olympie.

Le public fut ravi de voir un adversaire oser enfin affronter le champion, plus ravi encore de le voir faire bonne figure. Il se mit à le soutenir et à l'encourager.

Décontenancé par cette attitude et mis en difficulté par son adversaire de plus en plus en confiance, Cléitomachos interrompit le combat, s'avança vers la foule et demanda s'il ne combattait pas loyalement et s'il accomplissait quelque chose de répréhensible pour qu'on prenne ainsi le parti d'un Égyptien contre lui qui était Grec.

Un revirement se produisit aussitôt dans la foule et Cléitomachos remporta rapidement la victoire, autant grâce aux encouragements qui lui étaient désormais prodigués que par sa valeur propre. De cet épisode, on peut tirer plusieurs enseignements. Il y a d'abord l'interprétation de Polybe. C'est avant tout une leçon politique. Il s'agit d'insister sur la versatilité de la foule.

Mais, pour nous qui examinons l'évolution de l'image du champion, ce qui nous retient surtout dans cet exemple, c'est l'apparition de l'athlète d'état. C'est le roi qui, pour des raisons personnelles de prestige, s'offre le luxe d'une sélection et d'une préparation olympique.

D'Agasiclès à Cléitomachos, il y a tout un cheminement de l'histoire. On est loin, très loin, du rituel des origines. On est loin également de l'individu contestataire qui veut accrocher sur son mur le témoignage de son succès. On est loin aussi du champion, produit de l'aristocratie éclairée, qui donne dans la politique et dans la philosophie. On est déjà loin même du citoyen ambitieux et dépensier qui trouve dans un succès sportif ostentatoire l'occasion de revendiquer une carrière politique et un commandement militaire. Le monde

de la cité s'efface au profit du monde des empires. Le roi téléguide ses athlètes. Peut-être les choisit-il parmi ses gardes du corps. En tout cas, ce sont les sports de combat qui maintenant prédominent.

Mais, d'Agasiclès à Cléitomachos, il y a aussi des constantes remarquables du champion. Le champion, c'est celui qui a de la personnalité. On le voit bien à travers l'exemple d'Aristonikos et de Cléitomachos. Le premier est un athlète méthodiquement préfabriqué, Le second ne se contente pas de réciter la leçon technique apprise de ses entraîneurs. Il est capable d'improviser, de tirer immédiatement la leçon de l'événement qu'il vit. Il est en communication avec le public. En d'autres termes, le champion authentique n'est pas l'athlète à la musculature d'exception. C'est celui qui est à même de créer des situations. Et c'est pourquoi l'on dit fort justement que le champion n'est jamais si fort que lorsqu'il est en difficulté.

Nous pourrions donc, de cet exemple, tirer notre ultime leçon. L'opposition de Cléitomachos et d'Aristonikos est une sorte de symbole. Et ce symbole comporte une double signification.

C'est d'abord un symbole historique. Il y a une certaine irréversibilité des évolutions. Ce n'est plus la même image de l'athlète olympique qui nous est livrée. La cité fonctionnait comme un club. On tendrait maintenant vers un sport étatisé et professionnalisé. C'est ensuite un symbole moral. Nous y voyons clairement à quelles conditions le sport est culture. Le sport est culture dans la mesure où la performance de l'athlète est une création.

Il va de soi que les deux symbolismes entrent en contradiction. La nécessité de l'histoire soumettant le sport à des contraintes extérieures se concilie mal avec la liberté de la création.

Mais il est certain aussi que l'image de l'athlète qui touche le cœur du public est plus celle d'un champion humain et vulnérable, mais finalement vainqueur, que celle du sportif d'état qui vient accomplir une performance programmée et qui l'emporte comme prévu ou disparaît sans gloire.



B.J.